

Tangence



Lettre de peine. De personne à personne **Écrire pour ne pas mourir encore**

Francine Belle-Isle

Babel et après : Paul Auster

Number 43, March 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025799ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025799ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belle-Isle, F. (1994). Lettre de peine. De personne à personne : écrire pour ne pas mourir encore. *Tangence*,(43), 24–32. <https://doi.org/10.7202/025799ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lettre de peine. De personne à personne. Écrire pour ne pas mourir encore

Francine Belle-Isle

Voici le commencement. Il est seul,
planté au milieu d'une pièce vide, et il
se met à pleurer.

Paul Auster,
L'invention de la solitude

Puisque la limite, comme je l'ai posée,
est faite de ce qu'il y a des êtres qui
parlent, on se demande ce que peut
bien être le savoir de ceux qui ne par-
lent pas. On se le demande. On ne
sait pas pourquoi on se le demande.
Mais on se le demande quand même,
et on fait pour des rats un petit laby-
rinthe.

Jacques Lacan,
Encore

« Parle ou meurs », dit le roi à Shehrazade. Une voix de femme
entreprend alors de raconter l'histoire des mille et une nuits de la
vie, celle des contes tout au moins, là où il est possible pour un
homme retiré du monde d'être par la grâce des mots à la fois
retourné à l'enfant qu'il était et devenu le père qu'il sera. Comme
si pour continuer à vivre il fallait arrêter sa vie, tout le temps qu'il
faut, indéfiniment, pour en retrouver le fil à même le rêve inter-
minable de soi-même. Comme s'il fallait être à demi mort pour se
prendre à l'espoir d'une improbable survie, quand sur le cadavre
de son commencement un corps immobilisé tente d'imaginer en
morceaux détachés la fiction qui peut-être le sauvera, effort con-
senti de guerre lasse pour redessiner une à une les lettres per-
dus de son nom d'origine.

L'invention de la solitude de Paul Auster, c'est le Livre d'une
désolation à fleur de mots. Livre un. Livre unique, le premier et le
dernier, inachevé, resté ouvert sur la double page d'un parcours

impossible — comme on dit d'une vie qu'elle est *impossible* —, et qui n'en finit plus d'essayer d'écrire à gauche ce que bientôt la droite effacera. C'est l'histoire des *Mille et une Nuits* de la parole, mais privée du merveilleux qui fabrique les miracles et recomposée à même le « soleil noir » de la mélancolie. Ici Shehrazade sait qu'elle parle juste avant que le silence ne s'installe pour de bon, pour retarder encore un peu une mort qu'elle a défiée en pure perte et qui viendra l'interrompre au beau milieu d'une phrase assassinée. Ici Shehrazade sait que le « parle ou meurs » de la loi des hommes est un marché de dupes, que jamais les mots n'ont eu le pouvoir de changer le cours des choses, mais c'est précisément à l'horreur de ce constat lucide qu'elle refuse de consentir et sur ce fond d'indéniable amertume qu'elle entend poser la folie de sa parole. Ce face à face téméraire et insolent avec la mort, elle le cherche seulement pour le sombre plaisir qu'il y a à défier le mensonge, à dire haut et fort que c'est précisément parce que le choix n'existe pas qu'il faut quand même choisir de parler pour ensuite mourir.

Si Paul Auster hésite à croire jusqu'au bout en la fin heureuse d'un conte dans lequel par ailleurs il reconnaît son propre drame, ce n'est pas tant qu'il récuse la possibilité du bonheur — celui des mots inventés dans la solitude quand « le monde se précipite sur lui à une vitesse vertigineuse, comme si soudain tout convergerait vers lui, comme si tout lui arrivait en même temps »¹ —, mais bien plutôt qu'il désavoue comme un rêve d'enfant sa tentation d'imaginer que la vie peut s'arranger définitivement de la mort, l'appriivoiser dans une lente possession des figures passées et à venir, et que « cette histoire, une fois terminée, va continuer toute seule à se raconter, même après l'épuisement des mots » (p. 89). Il n'y a pas plus tenace cependant qu'un rêve désavoué, il devient facilement le seul qui compte, dans sa négation même, sorte d'absence aiguë et brûlante dont la place en creux occupe tout l'espace du Livre de la mémoire. Les deux parties de *L'invention de la solitude* rythment les deux temps d'une quête mélancolique que la voix du récit, dans la rature volontaire de son nom, va conjuguer au temps brisé de la métaphore paternelle.

La photo est toujours truquée, qui évoque l'image de l'absence. Comme celle du Père, cinq fois là dans son reflet multi-

1 Paul Auster, *L'invention de la solitude*, Arles, Actes Sud, 1988, p. 201. Dans cet article, les références à ce texte seront données immédiatement après la citation.

plié, disparaissant cinq fois pour mieux figurer la mort irréprésentable. Devant le « portrait d'un homme invisible », face à la Chose perdue d'où origine la ligne de sa vie, Paul Auster mesure l'absurdité d'une écriture déportée vers l'impossible, celle qui aurait le pouvoir de séparer les vivants des morts, d'établir des frontières si étanches entre le présent et le passé qu'enfin toute chaîne de peine et de servitude serait levée pour l'éternité. Comme si le malentendu initial, qui consiste à unir les contraires pour ne produire que des morts-vivants, pouvait être dissipé et la prophétie de l'homonyme Paul se réaliser dans le texte d'Auster: « Ne vous mentez plus les uns aux autres. Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements, et vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur »². Mais on le sait, le destin des prophéties est toujours tragique pour le prophète même. Ainsi Jonas connaît-il le ventre de la baleine, à la fois son refuge et sa prison, pour avoir retenu la malédiction qui, prononcée, deviendrait délivrance mensongère :

Et si les Ninivites étaient épargnés, cela ne ferait-il pas mentir la prédiction de Jonas? Ne deviendrait-il pas un faux prophète? D'où le paradoxe au cœur de ce livre: sa parole ne resterait véridique que s'il la taisait. Dans le cas, évidemment, il n'y aurait pas de prophétie et Jonas ne serait plus un prophète. Mais plutôt n'être rien qu'un imposteur. « Maintenant, Yahweh, retire de moi mon âme, car la mort vaut mieux pour moi que la vie. » (p. 156)

La vérité ne peut se dire, la mort du père non plus, elle se dérobe à la parole du fils comme « cette image d'obscurité » devant laquelle défaille son regard, qui paralyse la main qui écrit jusqu'à déchirer tout le corps, à l'ouvrir vivant telle une terre accueillante du cadavre qui s'y dépose: « Je sens par moments la douleur qui se concentre dans ma main droite, comme si, chaque fois que je prends la plume et l'appuie sur la page, ma main était lacérée » (p. 45). La pétrification du corps d'écriture dans le tâtonnement de mots incertains est ici la conséquence directe de l'introjection du fantôme de la figure paternelle qui, parasite et vampire, retrouve la vie à même la chair qui l'abrite. Assumer la mort du père, ce n'est donc pas faire se détacher la phrase définitive qui achèverait le travail du deuil en une splendide épitaphe, mais

2 Paul, « Épître aux Colossiens », chap. III, v. 9-11.

rencontrer le père mort dans les mots noués de son propre corps et ne pas pouvoir lui refuser cette place où reposer :

Au lieu de m'aider à enterrer mon père, ces mots le maintiennent en vie, plus en vie peut-être que jamais. Je ne le vois plus seulement tel qu'il était, mais tel qu'il est, tel qu'il sera, et il est là tous les jours, il envahit mes pensées, me surprend sans avertissement : gisant sous terre dans son cercueil, encore intact, avec les ongles et les cheveux qui continuent de pousser. (p. 45)

On dirait que la tête du fils, où naissent les mots de la mémoire, devient le lieu obligé d'un déni de la mort, mais payé du prix de la vie même, comme si l'écriture était cette matrice douloureuse épuisant ses forces à empêcher en elle un cadavre de pourrir. Étrange gestation accomplie en parole, tel un acte d'expiation destiné à rendre au père ce qui n'aurait pas dû lui être ôté, la vie, par qui prend à son compte le crime d'une grand-mère porteuse de mort et responsable de l'absence essentielle, celle qui brouille la filiation, rompt la phrase et condamne le verbe à l'errance.

Est-ce un hasard — un parmi les autres dans un livre qui les retient comme les mouvements du désir — si l'image de la mère, de la *grande* mère, « la matriarche, le dictateur absolu, souverain moteur au centre de l'univers », fait irruption dans le texte juste au moment où le fils, pour comprendre les raisons de ce père qui ne veut pas mourir en lui, accepte de « pénétrer les ténèbres absolues de la terre » ? C'est la figure d'un spectre qu'il va rencontrer, corps transparent, déjà embaumé et puant le camphre, dont il veut, avec acharnement, fouiller les entrailles meurtrières :

Après la mort de mon père, j'ai découvert dans la cave de sa maison une malle qui avait appartenu à sa mère. Elle était fermée à clef et j'ai décidé d'en forcer la serrure avec un marteau et un tournevis, dans l'idée qu'elle renfermait peut-être quelque secret enseveli, quelque trésor depuis longtemps perdu. À l'instant où le loquet cédait et où je soulevais le couvercle elle a surgi de nouveau, identique — l'odeur, elle me sautait au nez, immédiate, palpable, comme s'il s'était agi de ma grand-mère en personne. C'était comme si j'avais ouvert son cercueil. (p. 69)

Objet d'une curiosité avide, imaginé comme le lieu d'une vérité cachée, le ventre maternel est de fait une tombe, chambre noire qui fait disparaître sur le seul portrait de famille retrouvé l'image du père, exclu comme corps à tuer, éjecté de l'espace du souvenir. Dès lors, il devient difficile de croire que « la malle ne

contenait rien d'intéressant» quand le «trésor» espéré se révèle «un tas de bijoux en toc» et que, par ailleurs, elle renferme «une série de couteaux à découper», capables de lacérer toute inscription gardant vive la trace d'un père interdit. Dans la main *lacérée* de Paul Auster essayant d'écrire l'histoire de la mémoire paternelle, c'est la représentation d'une blessure mortelle qu'il faut voir, de cette déchirure faite à la photo d'autrefois dont le carton mal recollé dessine la cicatrice, peau écorchée où se referme le vif d'une absence :

Et j'ai compris alors ce que cette photo avait de bizarre : mon grand-père en avait été éliminé. L'image était faussée parce qu'on en avait coupé une partie. Mon grand-père avait dû être assis dans un fauteuil à côté de sa femme avec un de ses fils debout entre les genoux, et il n'y était plus. Il ne restait que le bout de ses doigts : comme s'il essayait de se faufiler dans la scène, émergeant de quelque abîme du temps, comme s'il avait été exilé dans une autre dimension. (p. 47)

Comme l'image-témoin du drame familial, devenue à son tour le lieu obscur d'une mort sans préavis, la mémoire de Paul Auster se trouve, elle aussi, amputée par le meurtre ancestral et obligée de rendre compte de la vie disparue, la redonnant comme son dû à ce père qui n'est encore sur la photo qu'un fils impuissant et complice du geste criminel, assis qu'il est «sur les genoux de sa mère» (p. 46), mais menacé déjà du même sort, victime désignée d'un holocauste futur. De ce père qui vient de mourir, de tous les pères de la lignée des Auster, qui ont été et qui sont encore des fils en deuil, l'écriture génitrice de l'un prendra à sa charge l'existence et tentera de la porter à son terme, pour qu'au bout d'une interminable gestation la mort puisse apparaître enfin comme nécessaire et liée à la vie même :

Quand on a ouvert la tombe pour y déposer le cercueil, j'ai remarqué qu'une grosse racine orange poussait dans la fosse. Son effet sur moi a été étrangement calmant. Pendant un bref instant les paroles et les gestes de la cérémonie n'ont plus masqué la simple réalité de la mort. Elle était là, sans intermédiaire ni ornement, il m'était impossible d'en détourner les yeux. On descendait mon père dans la terre et, avec le temps, son cercueil allait se désagréger petit à petit et son corps nourrirait cette même racine. Plus que tout ce qui avait été fait ou dit ce jour-là, ceci me paraissait avoir un sens. (p. 87-88)

C'est sur cette mise en abyme prophétique — mais faut-il qu'il y ait Terre promise parce que l'exil se fait si long? — que va

s'ouvrir *Le livre de la mémoire*, à ce moment du texte où A., le fils castré de son nom, lettre anonyme sauf dans le reste de son effacement, va poser devant lui la feuille blanche sur laquelle inventer les mots du souvenir. Dorénavant, pour qui raconte l'histoire de sa solitude, l'existence ne peut se concevoir que dans les extrêmes du temps confondus, au futur antérieur de la «nostalgie du présent» (p. 96), puisque reconstruire la vie perdue suppose que se réalise en soi la filiation manquée. Au nom du père et du fils, quelqu'un est donc appelé A. La troisième personne. Père déjà, fils encore.

Le souvenir de l'invisible. Telle est ici l'improbable chose appelée à s'écrire, qui transforme la mémoire en regard aveugle, fixé sur le champ nu d'un désir en dérive, et fait de la voix l'expression d'une parole en éclats, ignorante d'elle-même, parallèle à toutes les autres qui résonnent à travers elle et dont l'objet immédiat — le salut du Père — devient la forme même de la vérité : «Car il a la conviction que s'il existe une voix de la vérité en supposant que la vérité existe, et en supposant qu'elle ait une voix — elle sort de la bouche d'une femme» (p. 153). À poser ainsi les termes du problème, on comprend qu'il ne s'agit pas là d'une véritable espérance mais plutôt d'une dénégation implicite. Ou bien la vérité n'existe pas et il ne sert à rien d'aligner des mots trompeurs et inutiles, labyrinthe d'une vie sans issue, ou bien la vérité existe mais elle ne peut être signifiée que d'un ailleurs impossible, par une parole de femme que l'écriture finit toujours pourtant par reconduire comme voix de l'absence et de la mort. Mais est-ce encore un hasard si le texte annonce que «deux mois après la mort de son père (en janvier 1979), le mariage de A. s'est défait» (p. 127), pour que soit précisé quelque part que la question de la filiation paternelle à bâtir est précisément une affaire à régler sur fond d'exclusion et de perte, quand la mère menace d'enlever le père à son fils et le fils à son père? Affaire strictement privée, entre hommes pourrait-on dire, mais où la femme répudiée reste malgré tout une mère intrusive et possessive :

Accepter cette rupture, en être malheureux mais l'admettre comme inévitable était une chose pour lui, mais c'en était une autre d'encaisser sa conséquence : la séparation d'avec son fils. Cette idée lui était intolérable. (p. 127)

Devant la photographie d'un gamin disparu et «parce que ce visage ne différait pas radicalement de celui de son propre fils (et

quand bien même, quelle importance?)» (p. 128), A. imagine le drame de «l'enfant perdu» — ou peut-être s'en souvient-il — et y trouve la figure de son propre malheur. Mais qui est cet enfant perdu? A., son père ou bien son fils? La narration laisse place à l'ambiguïté, puisque d'une part le petit garçon n'a avec le fils de A. qu'une ressemblance floue et accessoire, ce qui ne le désigne pas d'emblée comme le personnage substitut, et que d'autre part la seule détermination essentielle semble résider dans le fait que, «quoi qu'il lui fût arrivé, c'était arrivé *sans laisser de trace* [...] La seule certitude était qu'il avait disparu — comme rayé de la surface du globe» (p. 128. Je souligne). Il n'est pas sans intérêt de revenir ici au début de *L'invention de la solitude*, quand Paul Auster décrit ses sentiments à la mort de son père:

Quand j'y repense maintenant, à peine trois semaines plus tard, ma réaction me paraît curieuse. Je m'étais toujours imaginé paralysé devant la mort, figé de douleur. Mais confronté à l'événement je ne versais pas une larme, le monde ne me paraissait pas s'écrouler autour de moi. Bizarrement, je me trouvais tout à fait à accepter cette disparition malgré sa soudaineté. J'étais troublé par tout autre chose, sans relation avec la mort ni avec mon attitude: *je m'apercevais que mon père ne laissait pas de traces*. (p. 12. Je souligne)

Comme sûrement aussi le grand-père, «rayé de la surface du globe» par le coup de revolver assassin, le père est un *enfant perdu*, à l'image du fils dont «l'idée intolérable de la mort provoque chez A. une douleur qu'il avait été incapable de ressentir devant son père mort. Ce n'est que sur le corps absent de son fils qu'il peut enfin pleurer l'effacement de ses origines: "Les jours passaient, et chaque jour un petit peu de sa peine intime était exhibée. La sensation d'une perte l'avait envahi, et ne le quittait plus. Et par moments cette sensation était si forte, si suffocante, qu'il lui semblait qu'elle ne le quitterait jamais"» (p. 129). C'est dans l'explosion de cette désolation, qui est celle de toute la lignée mais qu'il éprouve comme la sienne propre, que A. rétablit la filiation ratée et devient la voix libératrice qui délivre de la mort.

Cela à condition toutefois d'avoir les mots pour exorciser le deuil et mettre fin à la malédiction, ainsi que le texte en entretient un moment l'illusion dans une scène qui prend tout son sens à se superposer aux précédentes. Égaré dans les rues d'Amsterdam, condamné à tourner en rond sans parvenir à

destination, A. passe trois jours à se *perdre* simplement parce qu'il refuse de demander son chemin, sachant pourtant qu'il serait parfaitement compris et renseigné mais répugnant à sortir trop vite d'une errance qu'il rapproche du travail de la mémoire :

Coupé de tout ce qui lui était familier, incapable d'apercevoir le moindre point de référence, il voyait ces pas qui ne le menaient nulle part le mener en lui-même. C'est en lui-même qu'il errait, qu'il se perdait. Loin de l'inquiéter, cette absence de repère devenait une source de bonheur, d'exaltation. Il s'en imprégnait jusqu'à la moelle. *Comme à l'ultime instant précédent la découverte de quelque connaissance cachée*, il s'en imprégnait jusqu'à la moelle en se disant, presque triomphalement : *Je suis perdu*. (p. 109. Je souligne).

Vécu sur le mode de l'excitation maniaque, l'expérience de la perte est ici gardée sous le contrôle d'une maîtrise toute-puissante, mais sentie déjà par A. comme la source menant à l'exacte et intime connaissance de son être. C'est aussi le lieu nécessaire à l'acte identificatoire futur, qui permettra l'assomption de la douleur commune, en même temps que l'assurance d'en pouvoir porter le poids. C'est comme si tout à coup A. se voyait capable par anticipation de relever le défi de la mort et, comme Shehrazade, d'entreprendre pour tous les hommes-enfants de la lignée le récit de la délivrance, mais qu'il en différerait encore la pleine reconnaissance. Une fois mis devant les images du souvenir, il ne doute plus que se fasse entendre la voix de la mémoire, cette «voix qui parle au-dedans de lui, et qui n'est pas forcément la sienne». Même dans l'en deçà de son accomplissement, «quand elle ne dit rien, il sait qu'elle est encore là et, dans le silence de cette voix qui ne dit rien, il attend qu'elle parle» (p. 153). Shehryar et Shehrazade réunis. Vie et mort confondues, projetées l'une sur l'autre, sans distinction aucune. Comme les deux faces d'une seule et même vérité.

Il attend qu'elle parle. Comme aussi l'enfant à qui la voix du père dans le noir de la chambre raconte une histoire. Le père raconte au fils l'histoire du fils, qui est aussi la sienne. L'histoire de la mémoire. «L'enfant ferme les yeux et s'endort», dit l'histoire. L'histoire ne dit pas si le père ferme aussi les yeux. Elle dit simplement que «la voix du père continue à parler dans l'obscurité» (p. 191). Elle ne dit pas non plus combien de temps la voix va parler. Jusqu'à ce que, sans doute, elle ne puisse plus porter l'éternité et meure sur la fin de son rêve :

Le petit garçon oubliera tout ce qui lui est arrivé jusqu'ici. Il n'en restera rien qu'une vague lueur, peut-être moins encore. Les milliers d'heures que A. lui a consacrées pendant les trois premières années de sa vie, les millions de mots qu'il lui a dits, les livres qu'il lui a lus, les repas qu'il lui a préparés, les larmes qu'il lui a essuyées — tout cela disparaîtra à jamais de la mémoire de l'enfant. (p. 206)

Jusqu'à ce que, un jour, beaucoup plus tard, le fils de l'histoire devenu père prenne une feuille blanche et écrive: «Cela fut. Ce ne sera jamais plus. Se souvenir»...